

# BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE  
Siège social temporaire : chez M. Garagnon - Rue Germaine Richier - 13200 ARLES  
Téléphone 96.17.94

Première série – N° 16

Prix 4 F 50

Bulletin trimestriel - Mars 1975



Ruines du Théâtre de Constantin au XIX<sup>e</sup> siècle

## **SOMMAIRE**

Éditorial	page 1
Promenade au temps passé (suite)	page 2
Porcelets et Porcelette	page 6
Les noms des rues d'Arles au bon vieux temps	page 8
Le café Bouvet d'Avignon	page 9
Compte rendu de l'assemblée générale des Amis du Vieil Arles	page 11
Michel de Truchet (suite)	page 12
Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence	page 16
Jésus... en Arles...	page 25

## ÉDITORIAL

Les Amis du Vieil Arles sont en deuil. Notre vice-président et ami Roger Cornillon est décédé.

M. Cornillon faisait partie de la poignée d'Arlésiens d'origine et d'adoption qui, en 1971, ont ressuscité notre association. Au sein du bureau, il nous faisait partager sa foi dans l'avenir de notre action pour la sauvegarde des trésors de notre chère cité. En toutes occasions sa bienveillance et sa générosité le portaient à penser aux petites gens, aux humbles.

Il était notre ambassadeur vigilant auprès de la municipalité et nous lui devons plusieurs des réussites enregistrées par notre association à ce jour. Avec sa disparition les Amis du Vieil Arles perdent l'un de leurs plus solides piliers.

Nous garderons en mémoire le souvenir d'un compagnon aimable, souriant et calme dont le jugement s'imposait bien souvent dans nos délibérations et nous compatissons à la peine qui frappe sa famille à laquelle nous adressons nos condoléances émues et l'expression de nos pensées profondément attristées.

Le Président :  
R. VENTURE.

Je me permets de rappeler à nos adhérents que l'ouvrage de notre ami, M. R. Garagnon, « Arles dans la littérature » est en préparation. Les souscriptions (10 F) pourront être adressées soit directement à l'auteur, rue Germaine-Richier à Arles, soit aux Amis du Vieil Arles qui transmettront.

Par ailleurs, M. le professeur Grossi, dont nous avons déjà apprécié les connaissances historiques lors de ses deux conférences, va publier « Arles, notre Rome gauloise » Il consent aux Amis du Vieil Arles avant la publication de ce livre un prix de faveur (15 F). Nous recevrons également vos souscriptions à cet ouvrage.

Nous signalons enfin qu'une boîte aux lettres des Amis du Vieil Arles est à votre disposition sous le porche de la cour de l'Archevêché, face au Syndicat d'initiative.

Le président : R.  
VENTURE.

# Promenade au temps passé (suite)

Finies enfin les civiques mais cruelles « régulations » du chauffage au mazout, finie l'inconditionnelle et revancharde « libéralisation » des vieux poêles au charbon. « Le temps a laissé son manteau de vent, de froidure et de pluie »... déjà les feuilles nouvelles accrochent de luisantes émeraudes aux vieux platanes de l'Aide sociale... À vous tous donc, chers lecteurs, rassemblement place Saint-Roch!... Venez du nord par la rue de la Trouille, autrefois Saint-Louis, de l'est et du midi, par les rues des Suisses, de l'Hôtel de Ville, et de ce petit mais véritable centre de notre cité, partons pour de nouvelles recherches.

À la mieux considérer, la rue du Docteur Fanton – début aujourd'hui de notre promenade – semble commencer non à la place Saint-Roch, mais à l'ancienne porte Saint-Jean. Elle s'ouvrait sur le Rhône, tout près du Grand Prieuré que protègent depuis cent ans des quais aussi disgracieux qu'ils sont cependant nécessaires. C'était le quai de la Gare... nom qui, banal entre tous, avait au moins le mérite d'être apolitique. Et dans une ville où les rues changent si souvent de titulaire, pourquoi ne conduirait-on pas Max Dormoy sur une voie de garage où il attendrait l'établissement de nouvelles artères, tandis que, du rempart de la Cavalerie au pont de Trinquetaille, le nom de Malte brillerait à nouveau sur le Rhône qui vit si souvent remonter jusqu'à nous ses galères chargées de gloire et de richesses ?

Mais revenons au docteur Fanton qui, le 18 août 1884, eut la « bonne fortune » de mourir du choléra dont l'épidémie s'était déclarée le 2 juin, alors qu'avec le même dévouement ses confrères arlésiens et la sœur Saint-Paul, Supérieure de l'hôpital et des Religieuses Augustines n'ayant pas eu la « chance » de succomber à la contagion, durent se contenter d'une simple médaille. Et qui sait seulement le nom d'Auguste Bourges, ce jeune cheminot de 25 ans ? Dès le début du mal, et sans cesser son travail, il donna tout son argent, toutes ses nuits aux soins des malades, refusant même le repos pourtant si nécessaire que lui proposait M. Léon Morard, alors directeur des Ateliers P.L.M. Victime lui aussi de sa vraie charité, il mourut le 16 août. Est-il une rue dans Arles qui évoque son souvenir ? Pourquoi, tout près de l'hôpital, ne remplacerait-il pas avantageusement Molière, ce Parisien qui n'est peut-être jamais venu dans notre ville et ne connaissait d'autres médecins que les Diafoirus et les Purgon ?

Mais, n'allongeons pas notre promenade et suivons cette rue qui, de la porte Saint-Jean s'étire en long arc de cercle et rejoint le fleuve au portail des Châtaignes. C'était jadis la « Grand Carriera de la Jutarié » qui limitait au sud le quartier juif. Est-il possible d'imposer des frontières à l'expansion du commerce et du négoce ? Et bientôt ces derniers se répandirent dans toute la ville où leurs échoppes, leurs boutiques, leurs « pourtissouns », n'ôtèrent rien, bien au contraire, au pittoresque de nos rues.

Le 10 mai 1484 un terrible incendie détruisit leur synagogue et beaucoup de maisons qui se joignaient en arc par-dessus les ruelles. Il détermina les consuls à reconstruire ce quartier, c'est alors que la « Grand Carriera de la Jutarié » devint la rue Neuve, appellation qu'elle conserva pendant quatre siècles.

En la descendant, nous arrivons sur la droite à la rue du Sauvage dominée par la belle tour à l'italienne de M. Marcellin et qui redit le nom de la place d'où elle vient. Ne serait-il pas mieux de lui donner celui des seigneurs d'Arlatan, si souvent mêlés à l'histoire de notre ville, et dont la somptueuse demeure est si bien restaurée par M. Desjardins ? Et d'ailleurs, ce quartier n'évoque-t-il pas plusieurs grandes familles arlésiennes ? M. de Truchet que l'intéressante conférence de Mlle Rio nous a si bien fait connaître, habitait au n°9 de la rue qui porte son nom tout à côté de la rue de l'Hoste qui arrivait à la rue Saint-Jean, comme la rue de Truchet qui limitait à l'est la grande église des Frères Prêcheurs, si regrettamment dévastée par les fureurs révolutionnaires. Entrepôts de primeurs, greniers, dépôts de fer, forges, y remplacèrent dans les chapelles les sépultures des grandes familles... sans portes, sans vitraux, fort peu respectée des pigeons et des passants, elle vient enfin d'être classée. Les travaux sont entrepris pour sa restauration et, bientôt... nous a-t-on dit, ce superbe vaisseau abritera les réunions syndicales qui ne feraient sans doute pas rougir nos blancs Dominicains d'aujourd'hui. Quant à leur couvent, détruit au milieu du siècle dernier pour établir les premières machines destinées à rendre potable l'eau du Rhône, il est remplacé par les bureaux de l'Aide sociale.

Presque en face la rue de Truchet, entre deux hautes et très anciennes maisons se glissait la rue des Pénitents Bleus, la plus étroite de notre ville – un vrai pas de cat – passage pour les chats comme disaient les Arlésiens. Elle menait au Courtieu de Chabert, impasse qui termine au couchant la rue de la Liberté, entre l'ancien atelier Louis Naudin, autrefois, demeure des marquis de Saint-Martin, et la partie postérieure de l'hôtel de la Tour du Brau, avant pensionnat de Mlle de Montravel pour les jeunes filles de la bourgeoisie, puis maison Vacker, aujourd'hui Fliche, dont la façade principale s'ouvre sur le prolongement de la rue de la Liberté, jadis Tour du Jabre. À côté de son portail, seule dans Arles croyons-nous, cette intéressante maison conserve le petit banc de pierre ou plus exactement « montoir » qui permettait aux cavaliers de se mieux mettre en selle, aux dames de monter plus facilement dans les hautes calèches.

Au nom de nous ne savons quel urbanisme, tous les immeubles à l'est des Pénitents Bleus ont été récemment détruits sans pitié malgré, pour certains, leur parfait état de conservation et l'harmonie de leur façade... nous ne citerons pour mémoire que la banque Arnaud. C'est maintenant un quelconque parking, et la crèche municipale, construction d'un impersonnelle banalité, semble accidentellement parachutée dans le reste des vieux murs qui l'entourent.

La rue des Thermes que nous retrouvons et qu'on nommait autrefois « Carriera de l'Herbolarie », nous ramène encore à la place du Forum. En 1793, au temps de la Révolution, les puissants du jour la dédièrent à Marat et, devant le magasin « d'Électricité générale », en ce temps-là, maison Moreau, l'un des riches armateurs de notre ville, ils érigèrent un autel où le citoyen Lardeyrol, curé apostat, parodia une messe à la gloire de la Nation.

La rue qui s'ouvre sur notre droite fut aussi sous le patronage de Marat. C'était autrefois le quartier de la « Sabatarié », fabricants de chaussures et cordonniers. En 1785, elle devint la rue de la Liberté que nous avons déjà évoquée... mais elle est si fragile cette pauvre liberté, que son nom fut bientôt remplacée par celui d'Huard, très bon peintre arlésien trop peu connu de nos concitoyens. Sa maison, naguère étude de maître Gautier Descottes, fait l'angle gauche de notre rue de la Liberté « retrouvée » et de la rue Barrême que nous suivons maintenant. Le restaurant Thévot, entre ladite maison d'Huard et la petite rue Saint-Jean, aujourd'hui du Forum, appartenait jadis à la veuve Gaspard de Grille, née Antonelle, qui en 1728, la vendit à la famille Pomme. En face un beau balcon de fer forgé décore la vaste maison de M. Brunei. Elle appartenait avant lui à M. Thimoléon Ambroix, le grand ami, « l'ami Thim » d'Alphonse Daudet qui dut y venir bien souvent. Et selon la tradition mieux étayée qu'une simple légende, lors de sa visite en Arles, Napoléon III y trouva gîte et couvert.

M. Mège, l'un des archivistes de notre ville, qui légua de précieux documents à notre bibliothèque municipale, habitait en 1850, la maison qui confronte au couchant l'hôtel de la famille de Barrême, seigneurs de Manville et de Chateaufort. Il était jadis aux Sabatier puis aux Rébattu dont le nom évoque de bien près... celui de Réattu, notre grand peintre arlésien.

La rue Frédéric-Mistral dont il fait l'angle et qui descend jusqu'à la rue de la République n'est-elle pas bien étroite pour porter un si grand nom ? Elle était naguère la rue du Collège et nous conduit d'abord à la rue Balze, avant rue de la Paix, avant rue des Jésuites, dont la première maison appartenait autrefois à l'Ordre de Malte. C'était l'habitation urbaine du commandeur de Saint-Thomas de Trinquette, et c'est aujourd'hui la demeure de la famille Canton Giraud. Elle confronte à l'est la maison jadis de Mandon, puis, en 1654, d'Eymini, enfin du marquis de Chiavary qui, au début de notre siècle, légua toute sa fortune aux Hospices d'Arles. En 1829, le peintre Balze habitait l'immeuble voisin qui, de 1888 à ces dernières années appartient à la famille Dauphin. Nous ne savons si le nouveau propriétaire a conservé les belles boiseries Louis XV qui lambrissaient le bureau du rez-de-chaussée. L'hôtel qui suit et que le docteur Baralis a restauré avec tant de goût et de fidélité au passé, appartenait naguère à Mlle Amé, dont la grande charité n'avait d'égale que sa pieuse discrétion. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était la résidence du lieutenant Royer, procureur pour le roi au siège d'Arles. Il est aussi fait mention d'une branche Antonelle, mais nous en ignorons le temps.

Et nous arrivons à la maison de Mlle Gagnon. Elle était autrefois au marquis de Montcalm, seigneur de Saint-Véran.

Mais, fuyant prudemment le Plan de la Cour où les Podestats puis les Consuls exerçaient la Haute et Basse Justice, nous préférons regagner la rue du Collège en passant devant l'établissement « Fidélia », naguère banque du Gard appartenant à Mlle Méjean, avant Émile Roy, en 1850, Estrangin, d'abord de Malsong dont la sépulture était dans l'église des Dominicains. À côté, la maison du docteur Chassy était autrefois aux d'Uzane qui, par alliance, la tenaient de Jacques de Romieu en 1758.

Quand vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, on commença le dégagement du théâtre antique, les Jésuites durent abandonner le collège qu'ils y dirigeaient, et le marquis de Calvisson leur vendit en 1648, le bel hôtel Renaissance qu'il possédait sur la rue Balze. Mais, il n'était pas alors de Jésuites sans chapelle, et le 4 août 1654, malgré les protestations de Gaspard Raynaud qui habitait la maison Balze et revendiquait son droit au soleil on en posa la première pierre. Cette belle église consacrée en 1661 par Monseigneur François de Grignan sous le vocable de Saint-Joseph, abrite aujourd'hui les trésors d'archéologie chrétienne dont notre ville est en droit de s'enorgueillir. Mais, sous l'experte direction de ces religieux, le collège dut bientôt s'agrandir, et le marquis de Castellane, seigneur de Laval et de Calvisson leur céda toute la partie qui s'ouvre aujourd'hui sur l'actuelle rue de la République, et que, par héritage, ils tenaient des seigneurs de Bindray. C'est donc après 1738 que fut édifiée l'imposante façade de notre Museon Arlaten où les jours de fêtes, nous préférierions voir flotter le drapeau azuré de Provence, plutôt que les couleurs catalanes périmées chez nous depuis l'avènement des comtes angevins et de la reine Jeanne.

**Cette inévitable rue de la République !** où nous arrivons... si nous savions au moins de laquelle il s'agit !... car la France en compte déjà cinq et demie !... alors que la « République d'Arles » évoquerait l'époque où, comme Gênes, Pise et bien d'autres villes, nous avons nos Podestats, nos vraies franchises, nos vraies libertés.

Par un à-propos partisan auquel nous ont habitués nos anciennes municipalités, la rue Dulau – qui doit s'écrire Du Lau – s'ouvre sur celle de la République qui pourtant lui a fait tant de mal... Ce quelconque Dulau, bien ignoré de nos concitoyens, n'est autre que Jean-Marie Du Lau, le dernier archevêque d'Arles massacré aux Carmes le 2 septembre 1792 par les hordes révolutionnaires. Il nous a laissé l'exemple de sa grande bonté et d'un attachement si ferme aux doctrines de l'Église, qu'il préféra la mort au serment schismatique. Mais... où sont les neiges d'antan ?...

**A. VAILHEN-REMACLE**

(à suivre).

# Porcelets et Porcelette

Qu'on veuille bien me pardonner le titre un peu « calembouresque » de cet article. Un sourire n'est jamais hors de propos. C'est pourtant d'un sujet très sérieux que je voudrais vous entretenir, et qui souligne le rayonnement, hors des limites de notre Provence, d'une des plus belles familles de chez nous.

Lorsqu'on visite ce qui reste des Alyscamps, après les multiples mutilations causées au cours des siècles, on remarque, peu après l'entrée de la nécropole, une chapelle assez simple de construction et dont la porte est close d'une solide grille de fer, une véritable grille de prison ! C'est, nous précise le guide, la chapelle des Porcelets, dite encore chapelle de Notre-Dame de la Miséricorde. MM. Marion et Vidal ont rappelé l'origine... pittoresque du nom de cette antique famille, dont l'un des membres, Philippine de Porcelet, dame d'Artignosc, une noble Arlésienne dont le père, Bertrand de Porcelet, dit le Jeune, avait sa sépulture à Trinquetaille, et vivait à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, est l'auteur de ce délicieux et remarquable à la fois récit en ancienne langue d'oc, qu'est la vie de sainte Douceline de Digne.

La chapelle des Alyscamps a été élevée en 1476 par une veuve de l'un des représentants de cette famille, en exécution d'une clause testamentaire de son mari. Sur le côté gauche, nous apercevons encore le blason des Porcelets où se distinguent les « trois petits cochons », sur le côté droit, celui des Retronchin, un sanglier, qui appartenait à la famille de la dame.

Mais il existe d'autres souvenirs de cette famille. D'abord un lieu-dit de la Crau, dit la Petite-Porcelette, et ensuite, et cela est autrement important, un gros bourg, appelé toujours Porcelette, et situé en Lorraine. Cela mérite quelque explication.

Lorsqu'on étudie l'histoire régionale de la France – la vraie – il ne faut jamais oublier de remonter aux sources. Et il convient de garder en mémoire que la Provence, comme du reste la Lorraine, firent partie intégrante du Saint Empire Romain Germanique jusqu'à leur rattachement à la couronne de France. Ainsi sera-t-on moins étonné de l'existence de liens entre des régions aussi éloignées et apparemment aussi dissemblables. La petite localité de Porcelette appartient au bassin houiller lorrain. On la découvre, au nord de la ville voisine de Saint-Avold, à la lisière de la grande forêt du Warndt qui, au siècle dernier, abritait encore des loups. Née d'un défrichement au XVII<sup>e</sup> siècle, elle ne vécut, pendant longtemps, que d'une pauvre agriculture et des modestes avantages offerts autrefois par la forêt. Ce n'est qu'au siècle dernier

à l'époque industrielle, qu'elle opéra une certaine reconversion, qui devait bouleverser son existence, et, encore aujourd'hui, malgré une certaine récession, elle vit essentiellement de la mine.

L'abbé Nicolas Baroth, actuellement curé de Plantières, près de Metz, originaire de cette localité, lui a consacré, en 1968, une importante étude que nous nous plaisons à faire connaître à nos lecteurs provençaux. Nous n'avons pas eu scrupule à nous en inspirer largement.

Mais comment un pauvre village de Lorraine put-il être fondé par une noble famille provençale ?

C'est à Mgr Jean des Porcelets de Maillane, évêque de Toul et abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Avold, que l'on doit cette fondation. Ce prélat, qui vivait au XVII<sup>e</sup> siècle, était au service du duc de Lorraine Charles III, que le P. Lacordaire, dans un panégyrique prononcé en 1853, regardait comme un souverain remarquable par son courage, sa magnificence et sa bonté. Et jaloux, ajouterons-nous, de l'indépendance de son duché, dans le cadre de cette vaste confédération que constituait alors le Saint Empire. À un moment où la Provence avait pratiquement perdu son indépendance, il est compréhensible qu'un Provençal vraiment patriote allât la rechercher dans un duché voisin, qui avait eu autrefois les mêmes souverains, et où elle subsistait encore. Plus pour longtemps, malheureusement, par suite de l'opiniâtreté d'un Richelieu et malgré les efforts d'un saint Pierre Fourier. Le rôle éminent joué par ce prélat, rôle de tout premier plan, est mieux connu depuis la publication, en 1938, d'un important travail dû à l'érudit messin H. Tribout de Morembert : « Un grand réformateur du XVII<sup>e</sup> siècle, Jean des Porcelets de Maillane, évêque et comte de Toul (1581-1624). »

Aux termes de la charte de fondation, nous rappelle l'abbé Baroth, les contractants devaient ériger un village qui aura nom La Porcelette, à la Porcelette-Villiers. L'orthographe de ce nom, plus ou moins déformée par la prononciation locale, subira quelques modifications : Porceletz, Porcelet, La Pourcelette, mais qui n'en dissimuleront pas l'origine. C'est exactement le 14 septembre 1611 qu'a été signé l'acte de fondation du village et nous en connaissons les noms des divers contractants. Mais ce n'est qu'au cours des années postérieures que ledit village prendra corps, tant en ce qui concerne la répartition des diverses parcelles et l'implantation des maisons, qu'en ce qui concerne la fixation des divers droits de la nouvelle communauté. Les terrains, nous rapporte l'abbé Baroth, étaient découpés en longs rubans perpendiculaires à la rue, dont les façades étaient destinées à occuper toute la largeur, avec les façades tournées vers la rue. C'est ce qui donne encore aujourd'hui à la localité sa physionomie de village-rue qui caractérise les villages de défrichement, et plus généralement les villages lorrains.

Nous n'avons pas à poursuivre ici l'histoire, souvent mouvementée, du fait des guerres, de ce village lorrain, qui n'a pas ses origines provençales. Les Provençaux, et les Arlésiens en particulier, doivent s'en souvenir, car elle constitue un témoignage de l'oublié lustré apporté dans l'Histoire par cette noble famille arlésienne, alliée aux plus célèbres, et qui brilla, non point par la seule gloire des armes meurtrières, mais aussi, et surtout, par des œuvres de vie. Guillaume de Porcelet, un autre membre de cette illustre famille, ne fut-il pas, en 1270, le seul Français épargné dans le massacre des Vêpres Siciliennes en considération de sa droiture et de sa vertu ? De tels exemples, Arles peut se montrer fière à juste titre !

**Marcel CARRIERES**

de l'Académie d'Arles

### BIBLIOGRAPHIE

Abbé N. Baroth Porcelette, cité du Warndt, Metz, 1968.  
 P. Marion et H. Vidal. Les Alyscamps et leurs légendes, Arles, 1974.  
 La vie de sainte Douceline, texte provençal du XIV<sup>e</sup> siècle, traduction et notes par R. Gout, Paris, Bloud et Gay, 1927.

## Les noms des rues d'Arles au bon vieux temps

Évolution des noms à travers les âges  
 (d'après des plans anciens de 1871 et de 1743)

1975	1871	1743
Bastille (place de la)	Cordeliers (place des)	pas de nom
Bastille (rue de la)	Miséricorde (rue de la)	Miséricorde (rue de la)
Bastion (rue du)	Bastion (rue du)	pas de nom
Baudanoni (rue et place)	Baudanoni (rue)	Baudanoni (rue)
Benezet (rue)	Benezet (rue)	?
Bibion (rue)	Bibion (rue)	Bibion (rue)
Blaise Pascal (rue)	Saint Blaise rue)	?
Boileau (rue)	Agneaudons (rue des)	Aliaudon (rue)
Bolivar (rue)	Breche (rue de la)	?
Boussicaut (rue)	Boussicaut (rue)	?

Cf les numéros 5 et 6 du bulletin

# Le café Bouvet d'Avignon

## LIEU DE RÉUNION DES FÉLIBRES EN 1890-1891

Les deux frères Bouvet dont l'un, Henri, était félibre, exploitaient le café Bouvet situé place de l'Horloge. Tous les soirs s'y retrouvaient quelques félibres avignonnais pour lesquels était réservée, en retrait, une table à gauche de l'entrée.

Roumanille, le bon « Rouma », faisait son apparition vers six heures du soir afin de se retremper dans l'ambiance populaire et la bonhomie de la clientèle composée de voisins, artisans, petits employés, soldats du 58<sup>e</sup> régiment d'infanterie alors cantonnés au Palais des Papes. Il n'y avait pas de bar et le café coûtait à l'époque quatre sous sans pourboire. On n'y parlait que le provençal.

Les félibres avignonnais de condition modeste ou ayant un comportement trop fruste se tenaient éloignés des réunions du café de Paris où régnait le maître F. Mistral aussitôt entouré de notabilités diverses, locales, littéraires, félibréennes et même étrangères.

Chez Bouvet, on y venait sans façon, en tenue de travail. On était réellement chez soi. Chacun pouvait parler librement, sans retenue, parfois même grossièrement et la barjo duberto<sup>(1)</sup> n'offusquait personne. Le félibre Henri Bouvet tout en servant sa clientèle, s'arrêtait pour donner quelques nouvelles du monde félibréen et signaler le passage de quelques félibres des environs.

Bien rares étaient les soirs où l'on ne rencontrait pas, en plus de Roumanille, A. Jouveau qui, sa tournée de facteur terminée, arrivait toujours porteur d'anecdotes, contes, nouvelles, qu'il débitait avec un esprit et un humour incomparables. Il exposait et commentait les intrigues, rivalités, brouilles et même les cancans du monde félibréen (concours littéraires, élections aux divers grades, fêtes provençales...). Les rares soirs où les loisirs le lui permettaient il lui arrivait de lire ou de chanter à demi voix quelques contes ou chansons réunies plus tard dans Piéu Piéu.

Folco de Baroncelli, alors tout jeune homme, toujours pressé, s'arrêtait très souvent au café où il faisait part de la très prochaine parution du journal provençal dont il devait s'occuper sous la haute direction du grand maître. J. Cassini, ses affaires terminées et avant de regagner Morières, entrait se délasser un moment et s'entretenir des choses de la Provence.

Chaque soir venaient aussi Gautier qui préparait l'Armana Jacoumar, ainsi que Favier, le marbrier, qui terminait un drame provençal.

Estellon, originaire du Thor, était aussi un habitué du café. Il était tailleur, publiciste et annonceur en vers provençaux. Il se refusait à écrire avec l'orthographe imposée et ne s'arrêtait pas de débiter des

grivoiseries, des anecdotes gauloises et même scatologiques. Étant boiteux, il marchait à l'aide d'une béquille. Le bon Rouma disait de lui avec indulgence : « **Estellon parlo coume marcho e trapejo de-longo dins lou samena.** »<sup>(2)</sup>

E. Ripert, de Bollène, y venait aussi chaque soir. Il était alors soldat au 58<sup>e</sup> R.I. Transfuge de l'École Normale, il avait publié en français **Le crapaud**, journal dont il assurait à lui seul la rédaction, les nouvelles, les annonces et souvent même l'impression. **Le crapaud** ne vécut que quelques mois et mourut faute de lecteurs et d'argent.

Les félibres de passage en Avignon s'arrêtaient aussi au café Bouvet. On y vit une ou deux fois Auguste Marin de **l'Armana Marsihés**, Baptiste Bonnet et le sculpteur Charpentier qui, à ce moment (1891), terminait son monument du centenaire. Il avait été amené par son compatriote Ripert ainsi que Férigoule, le sculpteur qui l'aidait.

Folco, déjà hanté par la Camargue et la bouvine, venait, accompagné parfois par des gardians : Criquet, Plume, Pouly, des Saintes et d'Arles, ainsi que de Calamel, directeur des arènes de la Barthelasse.

Parfois apparaissaient aussi Vassel père, doreur, félibre comique provençal surnommé par Mistral **lou Jouglar dôu Flourège**<sup>(3)</sup>, ainsi que Pierrette, agent lyrique, auteur et acteur de pastorales dont le bureau de « recrutement » de chanteuses, comiques, pour les fêtes votives de la région, était au café des Mille-Colonnes, mitoyen du café Bouvet.

La Cigale provençale Fortunato, sans s'arrêter, faisait parfois en passant un amical bonjour.

Un deuil vint malheureusement attrister le petit groupe : la mort de Roumanille, survenue fin mai 1890. Quelques jours avant sa mort il avait donné connaissance de son dernier conte : « La protestation du mulet, de l'âne et de la chèvre », qui n'avait pas trouvé place à l'exposition alors en cours aux allées de l'Oule.

Une petite et modeste couronne de **margarido** lui fut portée à son lit de mort par les habitués du café Bouvet : Folco de Baroncelli, Jouveau, Gautier, Favier, Cassini, Estellon, Ripert, Henri Bouvet et Tallet.

## E. BRUNEL

de l'Académie d'Arles.

---

(1) **barjo duberto** : la mâchoire (d'où la bouche) ouverte, c'est-à-dire le franc parler.

(2) **Estellon parlo coume de-longo dins lou semena**, c'est-à-dire :

Estellon parle comme il marche et s'écarte sans cesse de la voie tracée. **trapejo dins lou semena** : mot à mot : il piétine dans ce qui est semé, d'où il ne marche pas dans le bon chemin. En effet, Estellon ne voulait pas écrire avec l'orthographe imposée.

(3) **lou Jouglar dôu Flourège**.

Cf. **Lou Tresor dôu félibrige** : **L'Escolo dôu Flourège** : école félibresque d'Avignon ainsi nommée en souvenir de l'ancien Flourège.

Florège : Académie des Fleurs, nom que portait, dit-on, la Cour d'Amour d'Avignon, laquelle se réunissait au XIV<sup>e</sup> siècle dans un couvent dont les jardins prirent le nom de Champ-Fleury selon Jean de Nostre-Dame.

# COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES AMIS DU VIEIL ARLES

Notre assemblée générale annuelle a tenu ses assises le 8 février, salle Henri Comte, à 17 h 30.

Cette réunion fut d'autant plus réussie que de nombreux adhérents y assistaient.

Notre bureau avait bien préparé ses dossiers et toutes les questions intéressant notre action furent clairement exposées.

Notre président rendit compte des démarches en cours auprès de la municipalité et fit ensuite le point sur la situation de notre association. Cette situation est très satisfaisante puisque le nombre de nos adhérents a progressé. Il atteint actuellement le chiffre de 1 200 et l'encaissement des cotisations est passé de 10 162 F en 1973 à 14 792 F en 1974. Le trésorier, M. Pottier, présenta ensuite le rapport financier. L'exercice 1974 se solde par un léger excédent des recettes sur les dépenses. Les prévisions pour 1975 font état d'une nouvelle progression et une somme importante sera affectée à l'installation de notre siège social.

MM. Garagnon et Montagnier parlèrent des chantiers de restauration en cours à Saint-Blaise et à la Commanderie de Sainte-Luce.

M. Bailly entretint l'assemblée des questions relatives à la composition, l'édition, la distribution et le coût de notre bulletin trimestriel.

Notre ami Pierre Marcellin, chef de la section des Jeunes des A.V.A., exposa les résultats des fouilles archéologiques menées à l'église Saint-Blaise sous la haute direction de M. le conservateur des musées d'Arles.

Enfin, Mlle Challaye, nouveau membre de notre bureau, qui accomplit actuellement un très sérieux travail de mise à jour de notre comptabilité « adhérents », parla de notre participation à ARLEXPO 1975.

Nous remercions tout particulièrement les adhérents qui ont bien voulu renouveler sur place leur cotisation 1975. Cela facilite grandement notre tâche.

En conclusion, et malgré les difficultés que nous rencontrons, nous pouvons bien augurer de l'avenir. Les Amis du Vieil Arles sont désormais en bonne place dans la collectivité arlésienne.

---

## COURS DE PROVENÇAL

Le cours de provençal offert à ses adhérents par Les Amis du Vieil Arles a débuté le 12 février 1975.

**Nous devons ce privilège à Mlle O. Rio, qui a droit à toute notre gratitude et dont l'érudition souriante a conquis tous ses grands élèves.**

Nous rappelons que ce cours est ouvert à tous, sous réserve d'adhérer à notre association pour ceux qui n'en font pas encore partie. Il a lieu tous les mercredis à 18 h 30 au collège Frédéric-Mistral.

# Michel de TRUCHET

(suite)

Un « essai » intitulé **Mœurs** est consacré à de curieuses réunions qui se tinrent à Arles jusqu'à la Révolution. Les hommes, en effet, ne se fréquentaient guère qu'entre eux soit aux cafés, soit dans les sociétés appelées Chambres dont le nombre fut aussi grand que les dénominations bizarres ou diverses. Il y avait les « Baccuters (trois fois bacchiques) en 1590 ; la Grappe premièrement créée en 1610 ; la Grappe réformée, dite de l'étroite observance, en 1615, dont les diplômés assez nombreux sur parchemins existent encore à Arles, ainsi que ses lettres viatoires, ses commandements en vers hexamètres ; la Chambre Noire ainsi nommée parce que ses habitants après avoir quitté le service à la Paix des Faisans autrement dite des Pyrénées, avaient contracté l'usage habituel de la pipe par qui l'appartement était tout enfumé... Après ces chambres, vint le Wauxhall sur l'emplacement du boulevard de Digne... On vit aussi à Arles les Cent-Vingt, les Antonins, les Apôtres, la Récollette, la Criminelle, la Dominante, la Dominicaine, la Rotonde, la Tamarisse, la Giffonne, les Garbelles, la Prévôte, la Simonne, les Amadoux et peut-être cent autres dont le nom m'échappe mais qu'on peut assurer avoir été conçues sur le même plan, instituées par les mêmes moyens pour arriver au même but, celui de tuer le temps comme on dit... Ce n'est pas toutefois que les matériaux pour l'instruction pussent manquer dans ces sortes de réunions... Parmi les hommes de grand mérite... qui fréquentaient le Wauxhall avant la Révolution (il y avait) MM. de Méjanès, de Viguier, Natoire oncle, de la Lauzière, de Chiavary, Anibert de Trinquetaille, Pomme médecin père et fils, Seignoret aîné, d'Antonelle frères, Fassin avocat... »

## LES FÊTES

Deux fêtes, entre autres, sont évoquées dans le Publicateur : la Saint-Antoine et la Saint-Mathias.

La première avait lieu le 27 janvier et le lendemain de l'Ascension. Elle commémorait le transfert des reliques du saint de l'abbaye de Montmajour à l'église Saint-Julien. Cela s'était fait en janvier 1490 quand les Viennois avaient entrepris d'enlever les reliques aux moines de l'abbaye. Ces derniers, aidés des Arlésiens et de Quiqueran de Beaujeu, les transportèrent en grande pompe dans l'église Saint-Julien, dépendance alors des Bénédictins. Une procession eut lieu à chaque anniversaire, et la foire fut instituée. Elle durait huit jours et présentait surtout des instruments aratoires « car les baux à ferme des biens ruraux (stipulaient) dès longtemps que les terres (devaient) commencer à être défoncées à la Saint-Antoine ». Cette foire n'avait plus lieu quand Truchet écrivit son article en 1837.

La seconde fête avait lieu le 24 février de chaque année et existait encore en 1840. En ce jour de Saint-Mathias, on rappelait la mémoire des bienfaiteurs de l'hôpital en exposant leurs traits dans une galerie de portraits. « En première ligne vient celui de Mme Albe de Roquemartine gravé par Véran. Il y a également celui d'une dame nommée Tarasconi dite de la Matafete, celui de Mme de Laval, de M. de Montblan, de M. Batel, de la grosse **calabronnière** native de Calabre », et de Michel de Truchet...

Nous pouvons dire deux mots de l'œuvre théâtrale et poétique de notre écrivain.

**La Pastressou** est une comédie destinée avant tout à faire rire car les quiproquos se succèdent. Il s'agit également d'une comédie de mœurs, Bregido, la pastressou, étant le type même de l'Arlésienne, Cette pièce abonde en proverbes et idiotismes et est de beaucoup supérieure au vaudeville **La Rusou Innoucentou**.

Le recueil de **Cansouns** eut dans le temps un très grand succès. Certes, elles sentent leur XVIII<sup>e</sup> siècle enrubanné, comme l'écrivit M. Charles Rostaing, mais certaines ont gardé toute leur fraîcheur et sont célèbres encore de nos jours comme la fameuse Frettuse dè la Rouquette.

Le poète est sans prétention et nous dit dès le début qu'il veut chanter sa « belle Prouvence », la « pastouroulette », les « pareou amouroux », les danses, les fêtes, les saisons, et délaissèr la « nègre tragédie » pour suivre Horace, Tibulle, Anacréon, Catulle. Il donne une « Recette per faire dè bonneïs cansouns » et les « ingredièns » en sont le « natureou », le « gous », l'« esprit », la « vivacita », la « joye expressive », la « lougique », la « verita », « eypressioun naïve », le « bon mot », la « risoulette saillie », la « musique » et surtout le « genie ». De plus, écrit-il dans la célèbre « **Noutice poëtico-biographique de quaoqueis trobadours d'antan** », un bon vers ne doit rien emprunter au français, mais toujours sentir « l'ayet deïs Arènes ».

Les chansons d'amour sont bien sûr les plus nombreuses. Certaines sont de véritables « cascadeleto », c'est le cas par exemple de « La drole d'interpretatioun » :

Ma mairè m'a bèn desfendu  
Lou vesprè dè veirè Trepumè.  
Quand vèn, en amoussant moun lumè,  
Lou vèsè pas, bèn èntèndu.

(Ma mère m'a bien défendu / Le soir de voir Trophime / Quand il vient, en éteignant ma lumière / Je ne le vois pas bien entendu).

La fée de la montagne de Corde est implorée par un jeune amoureux dans « La Fade » :

Disount que dins noste countrade,  
Sus la mountagne qu'es pas yun,  
Aoutre fes s'es vis une Fade  
Què faguet soun traou em'é siun.  
Belle Fade mounte tè ténes ?  
S'as lou poudè dè rèvenir  
En courent vitè què noun vènes  
Dins moun malhur mè sousténir.

(On dit que dans notre pays / Sur la montagne voisine / Jadis on vit une fée / Creuser son trou avec soin / Belle fée, où es-tu ? / Si tu as le pouvoir de revenir / Cours vite pour me soutenir dans mon malheur).

Si le jeune homme est malheureux, c'est que sa belle rejette son amour. Aussi supplie-t-il la fée, car selon la légende « toute fillette, quand l'aborde / Pôou ressentir lou fio d'amour » (toute jeune fille, en l'approchant / Éprouve le feu d'amour).

Certaines chansons ont une tendance plus ou moins philosophique, d'autres donnent des conseils aux jeunes filles ou peignent certains types de femmes. Il s'agit de « Barbate, la lèngue de fio » ou mauvaise langue ; « Catherine, la barjeaque » (bavarde), Isabeou, la coquette au « cor dè roucas » (cœur de pierre), etc. Le poète met également en scène la couturière, la femme de pêcheur et la « Frettuse dè la Rouquette ». Cette chanson est une chanson de métier aux « paroles assez pauvres, sur l'art de faire reluire le meuble arlésien ». Dans la mélodie alerte et vive... on reconnaît un emprunt à l'air populaire « Marie, trempe ton pain » (F. Benoit). En voici le premier couplet :

Ai chôousi dins mai d'un mestier  
La meyoure branque ;  
Démorè proché Sénébier,  
Dins un béou quartier ;  
Siéou pas favanque  
Amé lou travail,  
Rarament manque,  
Presqué toujours n'ai,  
    Siéou frettuse (bis)  
Es un mestier què m'amuse,  
    Siéou frettuse (bis)  
Toujours frettarai.

Truchet a chanté aussi les fêtes : « Lou Caractère deis Arlatens » est en quelque sorte un hymne à l'amour des spectacles ; « Lou cor à la danse » est une évocation du temps qui s'écoule et une invitation à ne pas laisser passer la jeunesse qui rappelle le « Carpe diem » d'Horace ou le « Cueillez votre jeunesse » de Ronsard.

Notre poète évoqua également les bons repas dans « La Coste d'ouo courréjoun » (aloyau), « Lou Fioulagè à la suite d'ouo batéjea », « Leis Meyssounenques », et dans deux chansons composées à l'occasion d'un banquet donné par les Arlésiens de Paris à leur maire, M. Meiffren-Laugier, baron de Chartrouse. Il chanta lui-même ces deux pièces de circonstance.

Nous possédons le procès-verbal du banquet du 8 mai 1825 et nous pouvons lire entre autres : « M. de Truchet... a donné... à M. le maire une nouvelle preuve de son estime et à la ville d'Arles celle de son ardent patriotisme, en consacrant ses moments de loisir à élever en sucrerie le beau monument des Arènes, tel qu'on le verra une fois déblayé. Au-dessus de la porte principale étaient posés deux drapeaux où étaient inscrits ces mots : sur l'un « Romanorum reficit opus », sur l'autre « Arelatensis aedilis ». Nous regrettons de ne pouvoir donner l'analyse de ce travail pénible et délicat où l'ordre et la construction de cet édifice étaient bien observés ». Les Arlésiens de Paris se réunissaient avec joie et avaient formé une « pichoune coulounye ».

**Odyle RIO**

(À suivre)

---

## ERRATA

**I. Bulletin n° 15, page 2 :** Au lieu de prospection des sites, il faut lire : protection des sites.

**II. Bulletin n° 15, page 2 :** S'agissant de M. l'Architecte des monuments historiques, nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes l'orthographe du nom de M. Van Migom.

---

Devant la difficulté de trouver un encaisseur et en raison du coût de ce mode de perception des abonnements, nous prions instamment nos adhérents qui n'auraient pas encore versé leur cotisation 1975 de bien vouloir le faire rapidement. Merci d'avance.

# Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence

## TITRE - II - DE LA CONQUÊTE ROMAINE AU ROYAUME D'ARLES

Datation	ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET EN PROVENCE
596	<p data-bbox="493 347 908 400" style="text-align: center;"><b>Chapitre III. — Le temps des Barbares, le temps des malheurs (suite)</b></p> <p data-bbox="385 541 988 592">La Provence est indivise entre THÉODEBERT II et THIERRY II.</p> <p data-bbox="385 619 988 783">Saint Virgile, évêque d'Arles et métropolitain de la Gaule, déploya une telle action apostolique que le nombre des chrétiens augmenta énormément à Arles. Il fallut agrandir et restaurer l'église Saint-Genest des Alyscamps où avait été inhumé saint Honorat.</p> <p data-bbox="395 817 977 898">Les restes de saint Trophime et les reliques de saint Étienne furent transportés dans notre primatiale dont la construction dura 25 ans.</p> <p data-bbox="395 916 977 1026">Saint Virgile mourut à l'âge de 127 ans, et fut enterré aux Alyscamps. Son tombeau sert aujourd'hui de fonts baptismaux dans la cathédrale Saint-Trophime.</p> <p data-bbox="405 1043 967 1070">À cette époque, il existait à Arles trois églises :</p> <ul data-bbox="395 1091 977 1297" style="list-style-type: none"><li>— La primitive, sur l'Hauture (Saint-Blaise actuelle où des fouilles et des travaux de restauration sont entrepris par les Amis du Vieil Arles) ;</li><li>— L'église Saint-Genest aux Alyscamps ;</li><li>— La cathédrale Saint-Étienne sur l'emplacement actuel de Saint-Trophime.</li></ul>
597	<hr/> <p data-bbox="400 1386 977 1489"><b>SAINT AUGUSTIN de CANTORBERY, apôtre de l'Angleterre, est sacré à Arles, par saint Virgile, dans la cathédrale Saint-Étienne (Saint-Trophime actuelle) « THE FIRST BISHOP IN ENGLAND »</b></p> <hr/>

ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE  
et événements très importants extérieurs à l'Europe

Monuments  
Arts  
et Littérature

593 — Mort de GONTRAN. CHILDEBERT II lui succède et réunit l'Austrasie à la Bourgogne et par là-même règne sur la Provence.

596 — GRÉGOIRE le GRAND envoie 40 bénédictins évangéliser les Anglo-Saxons. BRUNEHAUT, rentrée en Austrasie, est proclamée, à la mort de son fils CHILDEBERT II, régente au nom de ses deux petits-fils mineurs, THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, et THIERRY II, roi de Bourgondie.

Renversée par la noblesse, elle est livrée à Clotaire II qui la fait périr attachée à la queue d'un cheval.

En Orient, le mouvement monastique est favorisé par **JUSTINIEN** mais au détriment des relations entre Rome et Constantinople qui ne cesseront désormais de s'altérer et de la culture antique qui s'efface peu à peu à cause de son caractère prétendument païen.

En outre s'élabore une forme particulière de liturgie (solennité des cérémonies, somptuosité des costumes sacerdotaux, emploi du grec, hommes mariés appelés au sacerdoce, apparition de l'iconostase soustrayant à la vue des fidèles l'accomplissement du mystère de l'eucharistie). La rupture entre Rome et Byzance n'interviendra que plus tard à la suite de la querelle de l'iconoclasme et du couronnement de CHARLEMAGNE.

À Rome l'Église adopte les quatre fêtes mariales (nées en Orient et célébrées au V<sup>e</sup> siècle à Jérusalem) La naissance, la Chandeleur (purification de la Vierge), l'Annonciation, la dormition ou Assomption.

Pendant le VI<sup>e</sup> siècle de nombreux couvents sont fondés qui accumulent une richesse remarquable tant sur le plan spirituel que sur le plan matériel.

Fondation notamment en 529 du monastère du Mont-Cassin et de l'ordre des Bénédictins de Saint-Benoît.

En littérature, un grand nom domine le VI<sup>e</sup> siècle, celui de Grégoire de Tours, théologien et historien né en 538 et mort en 594. Évêque de Tours. Auteur de l'histoire des Francs (10 volumes) qui s'arrête en 591. Cet ouvrage est l'un des plus importants documents sur l'histoire de France du Haut Moyen Âge et de l'époque mérovingienne.

ÉVÈNEMENTS  
EN ARLES ET EN PROVENCE

---

Datation

---

.....

Dans la décomposition générale de la société de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, seule la vie monastique sut garder sa dignité à l'Église, en particulier dans le midi où se conserve par ailleurs la marque de la culture gallo-romaine.

En Provence et particulièrement au Pays d'Arles, cette époque fut malheureuse en raison des guerres civiles et des invasions qui mirent les campagnes en coupes réglées, ce qui entraîna une récession de l'agriculture et de grandes difficultés dans la vie des populations.

À ce désordre général s'ajoutèrent encore les terribles effets des épidémies.

.....

SEPTIÈME SIÈCLE

Ce siècle est l'un des plus obscurs de l'Histoire provençale. On possède peu de renseignements sur cette période contrairement à la précédente. On ne sait même pas de façon certaine le nom des évêques qui se sont succédé à Arles pendant un siècle.

---

601

**Selon DE NOBLE LALAUZIERE, début des travaux de construction de la cathédrale Saint-Trophime.**

---

612

L'unité de la Provence est préservée par CLOTAIRE II.

**ÉVÈNEMENTS**  
**EN FRANCE ET EN EUROPE, et**  
**évènements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments  
Arts  
et Littérature

En Gaule, le VI<sup>e</sup> siècle est marqué par une décadence rapide de la civilisation. La langue, le latin s'est en particulier rapidement dégradé dans le Nord au contact du parler des Francs

610 — L'Arménien HERACLIUS, exarque de Carthage, aidé de l'Égypte est proclamé empereur à Constantinople.

Les Perses envahissent l'Asie Mineure, pillent Jérusalem, emportent la Sainte Croix à Ctésiphon. Division du territoire byzantin en THEMES (régions militaires) pour résister aux invasions perses.

612 — Mort de THÉODEBERT II et THIERRY II. Leurs royaumes sont réunifiés sous leur successeur CLOTAIRE II, roi de Soissons depuis 584.

**618 — Création des « Maires du Palais » qui administrent chacune des trois parties du royaume et dont le rôle ne cessera de grandir.**

620 — Fin de la présence byzantine en Espagne qui est désormais tout entière sous souveraineté wisigothe.

622-630 — Campagne des Byzantins contre les Perses et les Avars

ÉVÈNEMENTS  
EN ARLES ET EN PROVENCE

Datation

614

CLOTAIRE II fait arrêter l'abbesse du couvent des moniales Saint-Césaire, sainte Rusticule, pensant que son petit-fils CHILDEBERT III vivait caché dans ce monastère.  
Cette affaire n'eut point de suite, la preuve du contraire ayant été apportée.

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE, et  
événements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments  
Arts  
et Littérature

Par la victoire de Ninive, HERACLUS anéantit les Sassanides.

Byzance recouvre ses anciennes possessions d'Arménie, de Mésopotamie, de Syrie, de Palestine et d'Égypte. La Sainte Croix est rapportée à Jérusalem.

---

**622 — 15 juillet : L'HÉGIRE = migration de MOHAMMED (ou MAHOMET), prophète de l'Islam, de La Mecque à Yathrib (Médine). Début de l'ère musulmane.**

---

623 — Rupture entre les Juifs de Médine et les Musulmans.

625 — CLOTAIRE II accorde à son fils DAGOBERT la souveraineté sur l'Austrasie

---

**629 — DAGOBERT succède à son père comme souverain de tout le royaume franc. La puissance des « Maires du Palais » croît.**

---

630 — Mohammed s'empare de La Mecque. Fin du paganisme en Arabie.

631 — 8 juin : mort de Mohammed à Médine. Les trois premiers Khalifes sont : ABOU-BAKR, OMAR et OSMAN.

633-35 — Conquête de la Syrie et de la Mésopotamie par l'armée islamique.

634 — DAGOBERT doit nommer son fils SIGEBERT III roi d'Austrasie.

636-638 — Jérusalem, la Palestine et l'Égypte tombent aux mains des Arabes.

639 — Mort de DAGOBERT, premier roi des Francs, enterré dans la basilique de l'abbaye de Saint-Denis à laquelle il donna tous ses soins. Son fils CLOVIS II lui succède à la tête de la Neustrie et de la Bourgogne. Le maire du palais règne à sa place.

640 — Les Arabes établis en Égypte coupent l'Éthiopie, évangélisée au IV<sup>e</sup> siècle, du monde chrétien.

L'Éthiopie résiste à l'islamisation.

Publication de l'édit de 614 qui consacra l'affaiblissement de la monarchie au profit de l'aristocratie et du clergé.

En 617 il fut appliqué à la Bourgogne.

625 — Construction à Rome de Sainte-Agnès hors les murs.

**ÉVÈNEMENTS  
EN ARLES ET EN PROVENCE**

Datation	
634	Marseille et le couloir qui la réunit à l'Auvergne sont à nouveau détachés de la Provence au profit de l'Austrasie dont la souveraineté passe de DAGOBERT à SIGEBERT III.
639	Arles et la Provence (moins le couloir) passent sous l'autorité de CLOVIS II, Roi de Neustrie et de Bourgogne.
648	Selon DE NOBLE LALAUZIÈRE, SAINT VIRGILE aurait eu pour successeur THÉODOSE à la tête de l'Église d'Arles. Mais ce dernier aurait été déposé pour hérésie par un concile tenu à Chalon-sur-Saône.
656-663	La Provence est réunifiée sous CLOVIS II et CLOTAIRE III.
668	JEAN aurait succédé à THÉODOSE à l'archevêché d'Arles.
663-673	Nouvelle division de la Provence, les Austrasiens ayant obtenu un roi particulier : CHILDÉRIC II (frère de CLOTAIRE III).
673-675	L'unité de la Provence est de nouveau réalisée sous CHILDÉRIC II.
675	FÉLIX serait le dernier archevêque d'Arles connu à cette époque. Il mourut en 684.
675-681	Redivision de la Provence entre DAGOBERT II, roi d'Austrasie, et THIERRY III, roi de Bourgogne.
681	<b>Réunification de la Provence et disparition définitive du couloir austrasien.</b>  <b>Pendant toute cette période et depuis 613, Marseille est devenue à la place d'Arles la capitale administrative et politique de la Provence et la résidence de son gouverneur, le patrice.</b> <b>Par ailleurs, l'affaiblissement de l'autorité royale dans le royaume franc a pour effet le relâchement des liens qui l'unissaient à la Provence. Les patrices et les comtes soutenus par l'aristocratie provençale tendent à une quasi-indépendance. Cette attitude, facilitée par les désordres de l'époque, devait peu à peu forger une véritable nationalité provençale.</b>

**ÉVÈNEMENTS**  
**EN FRANCE ET EN EUROPE, et**  
**événements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments  
Arts  
et Littérature

657 — Mort de CLOVIS II, son second fils CLOTAIRE III lui succède.

660-680 — Période extrêmement confuse en France, marquée par des luttes incessantes entre les Maires du Palais, des assassinats, des règnes éphémères sur les trois parties du royaume dont l'unité est constamment remise en cause.

661 — Fondation de la fameuse dynastie des OMEYYADES par MOAWIYA, ancien gouverneur de Syrie devenu khalife de l'Islam.

667-682 — Conquête de l'Afrique du Nord par l'armée islamique commandée par OKBA-IBN-NAFI (fondation de Kairouan).

673 — Mort de CLOTAIRE III à qui succède son frère cadet THIERRY III.

675 — Mort de CHILDÉRIC III. DAGOBERT II, rappelé d'exil, est replacé sur le trône d'Austrasie.

679 — Mort de Dagobert II.

---

**681. — Réunification définitive du royaume franc sous THIERRY III.**

---

687 — PÉPIN D'HERISTAL, maire du palais, gouverne effectivement le royaume.

691 — Mort de THIERRY III à qui succède son fils CLOVIS III.

695 — Mort de CLOVIS III et avènement de CHILDEBERT III.

La fin de ce septième siècle marque le fond de l'abîme dans lequel est tombée la civilisation mérovingienne. Les rois apparaissent comme des fantoches, le pouvoir est entre les mains des maires du palais qui sont souvent des bandits ou des médiocres ; les armées ne sont que des bandes indisciplinées, les impôts ne sont plus perçus. L'idée de l'État a presque complètement disparu. La dissolution des mœurs est générale.

Heureusement qu'un restaurateur du royaume franc viendra en 721 : CHARLES MARTEL.

**M. BAILLY.**  
(à suivre)

— Construction au cours de ce siècle et du suivant des célèbres « Hautes Croix » irlandaises.

— Construction de la grande mosquée de Damas et de la résidence des souverains omeyyades.

Pendant le VII<sup>e</sup> siècle, les moines de l'abbaye de Saint-Denis constituent un véritable trésor. Il comporte notamment des parchemins qui sont les seuls documents que nous possédons sur les rois de la première race.

691. — Construction de la fameuse coupole du Rocher à Jérusalem par les architectes omeyyades. Le rocher est considéré par les musulmans comme le centre du monde.

## **Jésus... en Arles...**

Quand apparut le Christ sur la colline  
surmontant les beaux Alyscamps  
Il éleva sur eux sa main divine  
Son doux regard fut éloquent...

Sept évêques de Gaule et saint Trophime  
Étaient là consacrant ce lieu,  
Ce fut l'instant émouvant et sublime  
De cette présence de Dieu.

Il les bénit et sur la roche dure  
À genoux Jésus-Christ se mit...  
Ô ma cité le ciel te transfigure  
Par ce geste qui s'accomplit.

Et c'est ainsi que – nous dit la légende –  
Le saint genou fut imprimé ;  
Incomparable et précieuse offrande  
Ce rocher d'Arles sublimé.

Pour l'abriter, la petite chapelle  
Modeste sœur du « Quo Vadis »,  
À cette porte d'Arles nous rappelle  
Que nous allons au Paradis...

La route longue est souvent douloureuse  
Mais le miracle de bonté  
Ce souvenir de l'âme chaleureuse  
Nous désigne l'éternité !

**Maryse ORGEAS**

### **COTISATIONS**

Nous remercions les généreux donateurs dont tes noms suivent : mMM. CÉRÉSOLA ; CONSTANTIN ; CARTIER ; PICARD ; FOURNIER CARRIE ; LEFEVRE ; DESCHAMPS ; MOUREAU ; PINAUD et Mmes BARRE et CAZENEUVE.

## **COMITÉ DE PARRAINAGE :**

Président d'honneur M<sup>e</sup> Pierre FASSIN

Parrains :

MM. André CHAMSON - Maurice DRUON - Pierre EMMANUEL  
Mesdames Marie MAURON - Irène FOUASSIER - Élisabeth BARBIER  
MM. Yvan AUDOUARD - Henri BOSCO - Jean-Paul CLÉBERT  
Yvan CHRIST - Louis FÉRAUD - Charles GALTIER - J.M. MAGNAN  
Pierre DOUTRELEAU - Maurice PEZET - Robert SABATIER  
Henri-Paul EYDOUX - Madame Alice CLUCHIER  
Charles ROSTAING

## **BUREAU :**

Président : M. René VENTURE  
Vice-présidents : M. Maurice BAILLY  
M. André VAILHEN  
Secrétaire générale Madame NERI  
Secrétaire adjoint M. Jean-François CHAUVET  
Trésorier M. François POTTIER  
Trésorier adjoint Mademoiselle CHALLAYE  
Archiviste M. René GARAGNON

---

BULLETIN. Équipe de rédaction : MM. GARAGNON, VAILHEN et BAILLY  
Secrétaire : Mme NERI

Section Jeunes - Pierre MARCELIN - Hélène BERSANO

**ABONNEMENT ANNUEL AU BULLETIN : 15 F.**

**Les Amis du Vieil Arles — 13633 ARLES — CCP 4439-15 Marseille**



Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 1975 — Imp. l'Homme de Bronze - Arles  
Directeur de la publication : M. Venture